

JEAN-BAPTISTE DEL AMO

**LA NUIT
RAVAGÉE**

roman

nrf

GALLIMARD

JEAN-BAPTISTE DEL AMO

**LA NUIT
RAVAGÉE**

roman

nrf

GALLIMARD

JEAN-BAPTISTE DEL AMO

LA NUIT
RAVAGÉE

roman

nrf

GALLIMARD

Aux enfants de Saint-Auch

« J'écrirai un jour quelque chose là-dessus, pense-t-il, sachant qu'il ne s'agit là que d'un songe nocturne, d'une pensée née du rêve. »

Stephen KING, *Ça*

L'adolescent leva les mains à hauteur des yeux, en observa le dos, les paumes, les baissa et parcourut du regard le lotissement alentour.

La rue était tranquille, il y flottait une odeur de pluie, les trottoirs luisants réfléchissaient la couleur crépusculaire d'un ciel purgé par l'orage.

Un chien aboyait quelque part, d'un aboiement répété qui n'en finissait pas.

Le garçon se retourna, contempla la façade de la maison dissimulée par les bosquets de ronces qui avaient envahi le jardin. Il fut soulevé par un haut-cœur silencieux, laissa échapper un filet de bile qui s'écoula de ses lèvres à ses pieds.

Il s'essuya la bouche d'un revers de manche, se redressa et se mit à marcher, jetant à plusieurs reprises un regard par-dessus son épaule.

Dans l'un des jardins, il vit un homme occupé à tailler les branches d'un arbre fruitier. L'homme le vit à son tour, lui adressa un large sourire, le salua d'une main. L'adolescent ne répondit pas à son geste, accéléra et se mit à courir à petites foulées. Deux enfants surgirent à vélo d'une allée et passèrent près de lui. Il bondit sur le trottoir, son souffle court se condensant dans l'air vif, s'adossa à une haie et les regarda s'éloigner.

Il se remit en marche d'un pas rapide dès qu'ils eurent tourné à l'angle de la rue.

Il parvint à un portail blanc devant lequel il s'arrêta, parut hésiter, regarda à gauche puis à droite comme pour s'assurer qu'il n'était pas suivi et repoussa le battant qui s'ouvrit sans bruit sur une allée bordée de plates-

bandes rabougries par l'hiver. Il se dirigea vers la maison et sursauta lorsque la lumière automatique du porche éclaira la terrasse.

Il tâtonna dans ses poches, en tira un trousseau de clés. Il tremblait et dut soutenir son poignet droit de sa main gauche afin de déverrouiller la serrure. Sitôt que la porte pivota sur ses gonds, il s'engouffra dans la maison, referma derrière lui et tourna le verrou à double tour.

Il fit quelques pas, s'immobilisa. L'entrée plongée dans une pénombre tiède semblait agrandie par un miroir disposé au mur au-dessus d'une console, dans lequel se reflétait un salon.

— Il y a quelqu'un ?

Il n'obtint pas de réponse, passa dans la cuisine, ouvrit un des tiroirs qu'il fouilla avec empressement pour en tirer un couteau de cuisine dont il jaugea la lame. Il s'avança vers la fenêtre, tira les rideaux et guetta l'allée par l'entrebâillement.

— Maman ? Papa ? demanda-t-il.

Il se détourna de la fenêtre, entra dans le salon aux meubles bruns et massifs, tapis dans la semi-obscurité. Sur le plateau lustré d'une table se trouvait un vase contenant un bouquet de fleurs aux couleurs ternies.

Il approcha d'un escalier, posa une main sur le pilier de la rampe, leva les yeux. Le silence était tel qu'il en paraissait aqueux et le garçon pouvait entendre le sang battre à ses tympans.

Il monta l'escalier avec prudence.

À l'étage, il marqua un nouveau temps d'arrêt, observa le palier baigné d'une luminosité bleuâtre.

Dehors, le jour semblait avoir soudain décliné.

— Claire ? demanda-t-il d'une voix éteinte. Il y a quelqu'un ?

Il s'engagea dans le couloir, repoussa sur sa gauche un battant de porte qui dévoila une chambre d'adolescente. Sur le lit étaient étalés des vêtements, un animal en peluche aux oreilles élimées, relique d'une époque révolue, un

sac à dos, des revues people à destination d'un public de jeunes filles, des magazines consacrés aux chevaux.

— Claire, tu es là ?

Il traversa le couloir pour entrer dans une autre chambre dont il referma et verrouilla la porte. Sur les murs étaient placardés des posters de The Clash, Metallica et Sepultura. La chambre était meublée d'un lit, d'une bibliothèque, d'un bureau enseveli sous un amoncellement d'affaires de classe, de cahiers à dessins, de canettes de soda vides et d'une paire de boots noires desquelles dépassaient des chaussettes sales.

Un dernier trait de jour s'écoulait dans la pièce par deux fenêtres qui donnaient sur l'avant de la maison. Il s'approcha de l'une d'elles pour observer l'allée.

C'est alors qu'il vit la chose.

Elle se tenait debout devant le portail, le regard levé vers lui, et elle lui souriait.

Il eut la sensation qu'une main lui enserrait le cœur et le faisait éclater comme un fruit trop mûr. Il battit en retraite dans l'ombre de la chambre, sachant qu'il était trop tard, qu'elle l'avait vu et savait précisément où le trouver.

Il se tint immobile et scruta le silence épais de la maison.

Il entendit la poignée de la porte d'entrée s'abaisser à plusieurs reprises, puis ce fut le silence de nouveau. Il suspendit son souffle, se demanda s'il était possible que la chose ait renoncé.

Mais non, il savait.

Il savait ce qu'elle était en train de faire. Elle était en train de contourner la maison pour trouver une faille, un moyen de se glisser à l'intérieur, et il passa mentalement en revue chacune des portes, chacune des fenêtres, se demandant s'il les avait bien fermées, s'il n'avait pas oublié de...

Le chuintement de l'une des baies vitrées du salon coulissant sur son rail lui répondit.

Un son strident, comme un cri animal de satisfaction, perça le silence.

Des talons plats résonnèrent sur le carrelage.

— Je suis rentrée, dit la voix de sa mère.

Le garçon tressaillit, plaqua une main sur sa bouche et se mit à pleurer sans bruit.

— Simon, je sais que tu es là.

Les talons cliquetèrent sur le carrelage en direction de l'escalier. Simon bondit vers le bureau, le poussa devant la porte, renversant une partie de ce qui y était posé.

— Je suis rentrée, dit la voix dans l'escalier. Simon, maman est là, maman est là.

Il entendit le poids de ses pas sur les marches, comprit qu'elle gagnait l'étage.

— Où te caches-tu ? demanda-t-elle quand elle eut atteint le palier. Maman est rentrée.

Ses talons martelèrent le sol avant de s'arrêter devant la chambre. Simon recula, la lame du couteau tendue devant lui, sans parvenir à maîtriser le tremblement de sa main. Son dos rencontra le mur.

Il sentit quelque chose de chaud couler le long de sa cuisse, baissa le regard et vit qu'il était en train de se pisser dessus.

La poignée s'abaissa lentement, une, deux, trois fois, puis de façon frénétique. Il entendit de petits piaulements répétés, semblables à ceux d'un animal sous l'effet de l'excitation prédatrice.

— Est-ce que tu crois que je ne sais pas ce que tu voulais faire ? siffla-t-elle d'une voix soudainement pleine de sanglots. Qu'est-ce que maman a fait au bon Dieu pour mériter mériter mériter ça ?

Il y eut un nouveau silence qui parut interminable au garçon. Il pensa qu'elle s'était peut-être désintéressée de lui.

Mais un coup assené dans la porte lui arracha un hurlement, bientôt suivi par d'autres impacts lents, sourds et répétés qui firent vibrer le battant.

Elle frappait avec quelque chose de plus charnu qu'un poing et chaque coup laissait entendre un craquement étouffé de cartilage et d'os rompus. Il comprit qu'elle cherchait à défoncer la porte en s'y fracassant le visage.

Ou ce qui lui servait de visage.

— Je suis rentrée, haleta-t-elle, les lèvres collées à l'interstice. Ouvre à maman, ouvre-moi. Maman est rentrée, rentrée rentréerentréerentrée...

PREMIÈRE PARTIE

Des rêves sous les cendres

1

Dès les premiers jours de l'été, avant même la fin des classes, ils reprenaient le rituel qu'ils avaient abandonné l'année précédente, aux soirs déclinants de septembre, sans un signal, sans un conciliabule, obéissant à une sorte de loi naturelle et impérieuse.

Ils se retrouvaient après le dîner et se lançaient des défis stupides pour s'occuper un moment, comme lorsque Thomas Hernandez avait proposé d'emprunter l'Alfa Romeo de son beau-père, un week-end où sa mère et lui étaient partis rendre visite à des amis sur la côte, pour la conduire tard le soir sur le parking d'un supermarché, alors même qu'aucun d'entre eux n'avait encore le permis et que seul Tom venait de commencer la conduite accompagnée.

Après avoir fumé un joint, ils avaient décrit des cercles et zigzagué sur le bitume gris, pommelé par la lueur des lampadaires. Ils avaient pris le volant à tour de rôle, percuté une ligne de Caddies et enfoncé le flanc droit du véhicule.

Alain Girard, le beau-père de Tom – et qui était selon lui le roi des enculés –, avait laissé la voiture dans la rue, devant la maison, plutôt que de la rentrer au garage, estimant qu'elle ne risquait rien, que le quartier était tranquille, des dos-d'âne contraignant les conducteurs à respecter les limitations de vitesse, aussi l'avait-il garée sur l'une des places aménagées le long du trottoir.

Thomas avait prétendu n'avoir aucune idée de ce qui avait pu se passer, n'avoir rien entendu, rien remarqué d'anormal, que c'était probablement l'œuvre d'un chauffard qui avait pris la fuite. Dans le doute, et bien que sa mère ait plaidé en faveur de son fils, le beau-père lui avait administré une de ces gifles monumentales dont il n'était jamais avare et l'avait privé de sortie durant deux semaines.

Il y avait aussi eu cette fois où Alexandre avait lancé l'idée de se venger d'André Leroy, l'ancien militaire qui vivait à l'entrée du lotissement des Genêts, près de la départementale, et possédait un drapeau français hissé sur un mât dans son jardin.

Leroy les attendait derrière son portail, prêt à surgir sitôt qu'ils passaient en scooter ou en mobylette, leur casque au pli du coude – Alex avait scié le pot d'échappement de son Piaggio et débridé le moteur, la bécane faisait un bruit d'enfer et filait à plus de soixante-dix kilomètres à l'heure –, pour les menacer de se plaindre à leurs parents.

— Mes parents n'en ont rien à foutre, lui avait un jour lancé Max en retour, ce qui avait eu pour effet de rendre le militaire plus furieux encore, à la suite de quoi il n'avait plus hésité à les viser avec un jet d'eau ou à les traiter de fils de cons, de racailles, de vauriens ou de sale bougnoule lorsqu'il reconnaissait Mehdi Belkacem.

Il possédait un vieux berger allemand dénommé Machette. Le chien devenu sourd gueulait avec lui de concert, crocs écumants à travers les barreaux du portail, et Leroy se gardait bien de le faire taire. Quand il passait en voiture devant l'Abribus où ils avaient pour habitude de se réunir, il ralentissait, leur lançait un regard noir, parfois même les visait de la main droite, index et majeur réunis, et de ses lèvres esquissait un *boum, boum, boum*, en faisant mine de leur tirer à chacun, l'un après l'autre, une balle imaginaire entre les deux yeux.

— Ce mec est un danger public, avait déclaré Alex, il devrait pas avoir le droit de sortir de chez lui.

Le jour suivant, Mehdi, Max, Thomas et lui avaient entrepris de dérober des parpaings sur le chantier de la nouvelle école maternelle de Saint-Auch, mis à l'arrêt après que des conduites d'eau souterraines avaient été endommagées par les tractopelles. Ils les avaient apportés un à un à proximité du lotissement pour les dissimuler dans les herbes hautes du terrain vague.

Le père de Mehdi possédait une petite entreprise de maçonnerie et ils avaient pu lui subtiliser un sac de ciment sans que cela paraisse suspect. En l'espace d'une nuit, ils avaient muré la porte d'entrée de Leroy, prenant maintes précautions pour passer les parpaings par-dessus la clôture, les empiler et les sceller sans bruit, étouffant les fous rires qui les prenaient dès qu'ils évoquaient à voix basse la réaction du militaire quand il voudrait sortir pour faire pisser son chien.

Lorsque André Leroy avait ouvert sa porte le lendemain et s'était retrouvé face aux parpaings, il n'avait pas eu de doute sur le fait que le coup avait été monté par la bande. Il était entré dans une colère noire, avait appelé la gendarmerie qui avait dépêché deux officiers sur place.

— Ce sont ces fils de putains ! avait hurlé Leroy dès qu'ils avaient franchi le portail. Ces fils de putains et leur copain le bougnoule ! Je vous garantis que si vous ne les coincez pas, j'irai leur régler leur compte moi-même.

Les quatre garçons avaient été entendus mais tous s'étaient accordés pour faire le mur cette nuit-là et s'étaient appliqués à n'être pas repérés par leurs parents. Bien qu'ils ne soient pas dupes, les gendarmes n'avaient pas poussé plus loin les investigations. Il ne s'agissait après tout que d'un sale tour joué par un groupe de gamins du coin, ceux-là ou d'autres. Ils leur avaient rappelé les peines

encourues pour violation de propriété privée et acte de vandalisme, faisant délibérément abstraction du fait qu'ils étaient mineurs.

La mère de Maximilien leur avait offert un café et, la hanche appuyée au plan de travail de la cuisine, les bras croisés, elle avait écouté sans dire un mot les réponses de son fils aux questions qu'ils avaient à lui poser, tout en tirant de longues bouffées contemplatives sur une Vogue au menthol. Elle fixait Max de son regard vide, souligné à l'eye-liner, se demandant qui était cet adolescent assis dans sa cuisine, constatant soudain que sa voix avait mué sans qu'elle le remarque.

— Vous n'avez rien de mieux à faire ? avait-elle demandé d'une voix anesthésiée après le départ des officiers.

Elle venait de retirer les tasses à café de la table et de les déposer au fond de l'évier. Elle les avait contemplées un instant et, gagnée par une soudaine lassitude, avait renoncé à les rincer pour allumer une nouvelle cigarette. Max savait qu'elle n'attendait pas de réponse, que sa question n'était qu'une interrogation désintéressée ou une simple constatation, aussi avait-il jugé préférable de regagner sa chambre.

La plupart du temps, toutefois, leurs « coups » étaient sans conséquence : passer des appels anonymes d'une cabine téléphonique, tirer des feux d'artifice sur le terrain vague, descendre des bouteilles de bière vides avec la carabine à plombs d'Alex ou nager dans l'une de ces retenues d'eau agricoles où un panneau signalait que la baignade était interdite. La mère de Max ne s'y était pas trompée, ils n'avaient en effet *rien de mieux à faire* à Saint-Auch que de traîner aux alentours et de s'occuper comme ils le pouvaient, au gré des occasions qui se présentaient à eux.

*

Il y avait eu là, dans des temps immémoriaux, des tourbières et des forêts primitives qui avaient été patiemment rongées par l'agriculture, cédant la place à de mornes terres ponctuées de corps de ferme, de petits villages de brique rouge – une campagne où n'advenait jamais que la vie et la mort des hommes.

La ville de Toulouse, à vingt-cinq kilomètres, avait été longtemps lointaine, circonscrite, tenue à l'écart de l'industrialisation, un temps affairée à la production de nitrocellulose durant les années de la Grande Guerre, plus tard à l'exploitation des gisements de gaz, enfin à l'aéronautique. De grands hangars s'étaient installés à la périphérie, d'où étaient sorties les carlingues flambant neuves de la première Caravelle en 1955, du premier Concorde en 1969 et de l'A300 en 1972.

De cette manne, la région avait tiré une vitalité nouvelle et, à la faveur des arcanes d'une obscure politique d'urbanisation, la banlieue s'était répandue en un enchevêtrement de zones résidentielles, commerciales et industrielles, de salles polyvalentes et de terrains de foot, entrecoupé de terres où subsistaient encore quelques cultures intensives de blé, de maïs et de colza.

Les années 1970-1980 avaient vu l'avènement de la propriété, du chez-soi consacré, l'illusion du vivre-ensemble qui s'était matérialisée dans le lotissement. Chacun pouvait désormais acheter aux promoteurs immobiliers ce dont tous avaient collectivement rêvé : une parcelle de terrain sur laquelle bâtir des maisons aux alléchantes façades de crépi rose pêche, agrémentées de pelouses grasses, de rocailles, de murettes flanquées de haies de laurier ou de thuyas. Plus tard, on s'offrirait même de creuser une piscine et, vues du ciel, fleuriraient ces myriades d'oasis aux liners bleu lagon.

Ici, l'été en particulier, le temps semblait ne plus avoir de prise sur les vivants. Quelque chose était suspendu, l'idée même de finitude

anéantie par le parfum estival du chlore, les fumées des barbecues, le bruit des arroseurs automatiques, les cris des enfants dévalant à bicyclette les rues tranquilles dans un avant-goût d'éternité accessible au commun des mortels.

Leur enfance s'y était d'abord déroulée sans embûche, *privilegiée*, dans une tranquillité ordinaire où rien ne paraissait pouvoir les atteindre. Bien sûr, certains événements étaient advenus de loin en loin, qu'il aurait été possible d'interpréter, sinon comme une mise en garde, du moins comme un rappel de leur vulnérabilité, mais cela avait été emporté par le grand courant de la vie qui va et qui s'étendait, infinie, devant eux.

Ainsi, quand ils étaient au collège, Mme Laverne, leur professeure d'anglais, qui leur demandait de l'appeler Miss Clara et contraignait ses élèves à choisir un pseudonyme anglo-saxon par lequel elle les désignerait ensuite pour le restant de l'année scolaire (*Briaaaaan, sit down and be quiet !*), avait été remplacée du jour au lendemain, officiellement pour raison de maladie, et ils n'avaient appris que six mois plus tard, juste avant les grandes vacances, qu'elle s'était suicidée.

Ils n'avaient su que plus tard encore, quand Max était tombé par hasard sur une ancienne coupure de presse conservée par sa mère dans le tiroir d'un buffet, au milieu de toute une paperasse de lettres du Trésor public, de listes de courses et de rappels d'impayés, que Miss Clara s'était asphyxiée en coinçant sa tête dans un four à gaz, de la même façon que Sylvia Plath dont elle leur avait fait étudier les poèmes en classe, des poèmes qui les emmerdaient au plus haut point et auxquels ils ne comprenaient rien.

Mais Max s'était soudain rappelé quelques vers tirés de *Lady Lazarus* qu'elle leur avait fait traduire :

*Soon, soon the flesh
The grave cave ate will be
At home on me*

Il y avait aussi eu cet accident survenu sur la nationale 9, à la fin de l'été 1993, celui qui avait précédé leur entrée au lycée. Nathalie Legendre, une mère de famille de trente-deux ans, avait perdu le contrôle de son véhicule qui s'était écrasé sur un platane, et ses deux enfants âgés de neuf et onze ans, qui jouaient dans l'équipe junior du club de foot de Saint-Auch, avaient été tués sur le coup.

Pour une raison inconnue, l'aîné ne portait pas sa ceinture de sécurité et l'un des gendarmes présents sur le lieu de l'accident avait raconté au bistrot du coin que le corps du gamin avait été projeté à travers le pare-brise et retrouvé dans un champ à quinze mètres de la voiture, la colonne vertébrale brisée. Le gosse était littéralement plié en deux, la tête logée entre les tibias, le crâne fracassé. L'autre était mort de lésions de décélération : à l'instant de l'impact, son cœur s'était déplacé à l'avant de la cage thoracique tandis que l'aorte restait collée au rachis.

Un carnage, de l'aveu de l'officier de gendarmerie.

Alex, Mehdi, Max et Thomas s'étaient retrouvés quelques jours plus tard près du château d'eau, après être passés à vélo le long de la nationale 9 pour voir le lieu de l'accident où avait été déposée une gerbe de fleurs. Elle fanerait avec le temps, serait bientôt remplacée par une gerbe en plastique qui se décolorerait à son tour.

Il restait aussi là quelques dessins et mots écrits par des proches, par les camarades de classe des garçons (la plupart avaient été transportés au cimetière pour être déposés sur la tombe), et les quatre amis avaient passé la main en silence sur l'écorce du platane, à l'endroit où le véhicule l'avait percuté – ils se souviendraient de l'odeur de sève verte du bois déchiré qui collait à leurs doigts.

Quant à la mère, après avoir passé de longs mois en maison de repos, on la verrait pendant quelques années entretenir chaque jour les petites stèles. Elle divorcerait du père des garçons. Leur couple battait déjà de l'aile et il ne lui pardonnerait pas d'avoir pris le matin de l'accident deux cachets de Prazépam pour traiter son anxiété généralisée alors qu'elle devait accompagner les enfants à l'école et savait que le traitement la faisait somnoler. Elle rejoindrait un groupe d'étude de la Bible organisé par des témoins de Jéhovah qui viendraient frapper un matin à sa porte, épouserait l'un d'entre eux, un représentant de commerce en électroménager, et quitterait Saint-Auch pour n'y plus jamais remettre les pieds, pas même pour nettoyer la tombe des petits.

Ce jour-là, au château d'eau, tandis qu'ils allumaient des Vogue au menthol dont Maximilien avait volé un paquet à sa mère, Mehdi, qui venait d'être opéré de ses oreilles décollées et portait encore un bandage autour de la tête, leur avait confié que la mort des fils Legendre le touchait, même s'il ne les connaissait que de vue.

Lui et Max jouaient aussi pour le club de Saint-Auch, ils les avaient souvent croisés sur le terrain sans jamais leur prêter d'attention particulière – ils n'étaient que des gamins parmi d'autres, de cinq ans plus jeunes qu'eux – et les avaient maintes fois vus rejoindre leur mère sur le parking après l'entraînement.

Mehdi savait avant cet accident que mourir pouvait arriver à des enfants, que cela arrivait *en ce moment même* quelque part à des enfants. En 1993, à l'initiative du ministère de la Santé, chacun des élèves des 74 000 établissements scolaires français avait apporté au collège un kilo de riz destiné aux Somaliens frappés par la famine engendrée par la guerre civile. Au journal télévisé, ils avaient découvert avec effarement l'existence de ces gamins squelettiques au ventre énorme, au regard halluciné par la faim, qui n'avaient même

plus la force de chasser les mouches agglutinées sur leurs paupières ou à la commissure de leurs lèvres. S'ils savaient qu'il s'agissait de vrais enfants, une part d'eux-mêmes résistait pourtant à les reconnaître comme leurs semblables.

Ils entendaient parler de la Tchétchénie, de Sarajevo, du Rwanda et de la guerre civile en Algérie – les enfants tombés sous les balles, les attentats, les coups de machette – mais tout cela appartenait à une autre réalité que la leur, une réalité qui ne les menaçait pas. Ils ne vivaient pas dans ces zones de conflit, ne connaissaient personne qui y vécût et n'avaient qu'une conscience réduite, étriquée, du monde qu'ils habitaient, de ce qui pouvait les lier à des territoires parfois distants de plusieurs milliers de kilomètres. Si terribles soient-ils, ces événements ne les affectaient que par leur irruption cathodique à l'heure du dîner.

Bien sûr, un accident était toujours possible, un truc aussi idiot que traverser la route en galopant après un ballon et se faire renverser par une voiture, ou se noyer dans une piscine en l'absence des parents, ou encore accepter qu'un type vous raccompagne en stop et finir enterré quelque part au fin fond d'une forêt sans qu'on vous retrouve jamais. Les journaux télévisés regorgeaient de faits divers de ce genre, éminemment plus proches, contre lesquels leurs père et mère les avaient souvent mis en garde, mais Mehdi n'avait jamais considéré la possibilité que cela puisse se produire ici et maintenant, que cela puisse leur arriver à *eux*.

Avec le drame des fils Legendre, la mort avait fait irruption pour la première fois de façon tangible dans leur existence, avec sa toute-puissance et son absurdité. Sa beauté aussi, d'une certaine manière : les deux frères resteraient toujours dans leur souvenir ces petits garçons vêtus d'un short bleu et d'un maillot du club de football de Saint-Auch qui couraient sur l'herbe fraîchement tondue du stade en

direction de leur mère, tandis qu'eux grandiraient, quitteraient leurs parents, fonderaient une famille, feraient à leur tour l'apprentissage de la désillusion et du renoncement.

— C'est comme si rien ne pourra jamais être tout à fait pareil, avait ajouté Mehdi.

Alex, Max et Thomas avaient acquiescé et exhalé en grimaçant une bouffée de fumée au menthol.

Ils ignoraient encore tout des morts à venir.

*

D'autres éléments plus anodins avaient nuancé le tableau de leur enfance, y jetant une lumière plus terne qui en accentuait les ombres, en dénonçait les défauts, en révélait les contrefaçons.

Un certain nombre de couples installés à Saint-Auch dans les années 1980 pour y fonder une famille avaient divorcé quelques années plus tard. Des maisons avaient été vendues et revendues. Le père de Thomas avait fait ses valises du jour au lendemain pour partir vivre en ville avec une étudiante rencontrée à la salle de sport où il se rendait trois fois par semaine en sortant du bureau.

Les pluies acides et les fumées de la ville avaient déposé des coulées sombres sous l'appui des fenêtres. Des mousses verdâtres s'étaient répandues sur les toitures et à l'ombre des gouttières en PVC. Les pelouses autrefois vert tendre avaient jauni par endroits et avaient été envahies par le trèfle et le pissenlit.

En 1988, M. Perrin, un instituteur de l'école primaire de Saint-Auch, avait quitté son poste en cours d'année et on avait appris qu'il était soupçonné d'attouchements sur plusieurs de ses élèves, sans que l'affaire fasse plus de bruit que ça dans la petite communauté où l'on s'était à peine étonné qu'il ait été simplement muté dans un établissement scolaire d'une autre région.

À l'automne 1990, on avait diagnostiqué à la mère d'Alexandre une tumeur au sein droit et elle avait subi une double mastectomie suivie d'un traitement par chimiothérapie. Pour masquer la perte de ses cheveux, elle avait porté durant plus d'un an un foulard sur sa tête. Lorsqu'elle était de nouveau venue l'attendre à la sortie du collège, Alex avait éprouvé de la honte à l'idée que ses camarades la voient et avait demandé à prendre le bus scolaire.

La même année, sa chienne Dolly, une croisée labrador âgée de neuf ans, avait mangé de la mort-aux-rats que le père d'Alex avait répandue près du conteneur à poubelles. Elle s'était mise à vomir du sang (« c'est une hémorragie interne, avait dit le vétérinaire, elle se liquéfie de l'intérieur ») et ils avaient dû la faire piquer pour abrégier ses souffrances. La chienne avait été enterrée au fond du jardin. Alex et sa sœur Camille avaient fabriqué une croix avec deux morceaux de bois joints par du raphia et peint des galets qu'ils avaient disposés en guise de stèle sur le petit monticule de terre fraîchement retournée.

De nombreux autres animaux de compagnie étaient morts à Saint-Auch au fil des années : de vieillesse ou de maladie, écrasés par une voiture, oubliés dans une cage en plein soleil, enterrés eux aussi au fond d'un jardin ou près d'un potager. De ceux qui avaient été aimés, on garderait un souvenir fragile et doux qui disparaîtrait bientôt, comme disparaîtrait celui de l'emplacement exact des petites tombes que le gazon ne tarderait pas à recouvrir.

L'enduit rose pêche des façades s'était crevassé, ainsi que les dalles des terrasses. Les maisons flambant neuves dix ou quinze ans plus tôt avaient désormais triste mine. Il avait fallu investir dans de menus travaux d'entretien ou de rénovation. Certaines haies de thuyas avaient séché et on en avait supporté un temps les affreuses silhouettes brunes sous peine de souffrir le vis-à-vis sur le jardin

attendant. On avait enfin choisi de scier le tronc et d'installer des brise-vue en bois ou en plastique vert forêt.

Des disputes éclataient à l'abri des fenêtres, dans le secret des chambres à coucher, débordaient parfois sur les seuils ou les jardins. On entendait des cris, des insultes, des bris de vaisselle, des pleurs. Un enfant hurlait quelque part, un chien était passé à tabac.

Fabienne Vidal, dont on savait le mari violent, était sortie de chez elle un matin, en chemise de nuit, avait remonté la rue en titubant, le crochet d'un cintre en métal planté dans le dos, et s'était effondrée dans une plate-bande fleurie avant qu'une voisine ne vienne lui porter secours. Personne ne s'était étonné qu'elle ne porte pas plainte et qu'elle demande qu'on la raccompagne chez elle. Il était admis que l'on ne se mêlait pas de ce qui advenait chez les autres. Chaque foyer obéissait à des lois secrètes et impénétrables.

Les parents de Max avaient cessé de s'aimer. C'est du moins ce que lui avait un jour annoncé sa mère d'un ton grave, étendue sur le grand canapé en cuir crème du salon, vêtue d'un pyjama de soie, une Vogue dans une main et, dans l'autre, un verre de vodka sur lequel se reflétaient les lumières du téléviseur allumé en sourdine.

— Si nous nous sommes jamais aimés, avait-elle ajouté après un silence. Mais c'est aussi ça, tu sais, Maximilien, le couple. Décider ensemble de croire qu'on s'aime, qu'on veut fonder une famille, que faire des enfants nous rendra plus forts, plus soudés encore, qu'on crèvera moins seuls... Toutes ces conneries. Tu comprendras bien assez tôt.

Il était alors âgé de douze ans, elle était ivre, une de ces ivresses qu'il apprendrait à reconnaître, qui la poussaient à vouloir dire *sa* vérité sur tout et tout le monde – il y avait eu ce soir de réveillon en famille où elle avait levé son verre pour trinquer à la santé de son

« connard de minable de mari » assis en face d'elle – avant de s'effondrer et de rester au lit pendant quarante-huit heures, assommée de somnifères ou d'anxiolytiques.

Mais ses parents ne s'étaient pas séparés et avaient continué de cohabiter, son père investissant l'une des trois chambres d'amis car, de l'aveu de sa mère, ils étaient l'un et l'autre bien trop *désillusionnés* pour trouver le courage de construire une autre vie.

Une force funeste s'était mise à l'œuvre en secret sans que l'on puisse en préciser l'origine – se pouvait-il qu'elle ait de tout temps existé, comme ces sources profondes qui remontent parfois d'entrailles phréatiques, de limons primordiaux –, un lent venin inoculé aux rues, aux allées, aux impasses et lotissements, l'une de ces maladies silencieuses qui vous rongent en dedans longtemps avant que vous n'en perceviez les premiers signes et qu'il ne soit déjà trop tard, quelque chose qui aurait travaillé à détruire ce qu'ils avaient bâti au prix d'innombrables sacrifices, les maisons qu'ils avaient élevées de terre mais aussi les familles qu'ils y avaient conçues.

Page **11** : Stephen King, *Ça* © Albin Michel, 1988.
Traduction de William Olivier Desmond.

© *Éditions Gallimard, 2025.*

JEAN-BAPTISTE DEL AMO

La nuit ravagée

« Ils s'étaient presque attendus à découvrir la maison abandonnée tous volets ouverts, lumières aux fenêtres, éclairant la nuit comme une attraction foraine démoniaque, prête à les happer. Mais ils la trouvèrent fidèle à elle-même, embusquée tout au fond de l'impasse, dissimulée par les ronces, semblable à ces araignées noires qui se nichent dans les crevasses des murs où elles patientent à l'affût d'une proie. »

Saint-Auch, petite bourgade en périphérie de Toulouse, au début des années 1990. Au fond de l'impasse des Ormes se trouve une maison abandonnée qui depuis toujours exerce une attraction étrange sur un groupe d'adolescents du quartier. Lorsque l'un d'entre eux meurt dans de terribles circonstances, ils décident d'y entrer, sans se douter des périls auxquels ils s'exposent.

Rendant hommage au roman horrifique, Jean-Baptiste Del Amo explore les rêves et les désillusions d'une époque, d'une génération et d'une classe sociale confrontées à la brutalité du monde et aux ravages du temps.

Jean-Baptiste Del Amo est né à Toulouse. La nuit ravagée est son sixième roman, après Une éducation libertine (2008), Goncourt du premier roman, Le sel (2010), Pornographia (2013), Règne animal (2016), prix du Livre Inter, et Le fils de l'homme (2021), prix du Roman Fnac.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

UNE ÉDUCATION LIBERTINE, *roman*, 2008 (« Folio » n° 5036). Prix Goncourt du premier roman 2009. Prix François-Mauriac de l'Académie française 2009. Prix Fénéon de littérature 2008.

LE SEL, 2010 (« Folio » n° 5336).

HERVÉ GUIBERT PHOTOGRAPHE, 2011.

PORNOGRAPHIA, *roman*, 2013 (« Folio » n° 5860). Prix Sade 2013.

RÈGNE ANIMAL, *roman*, 2016 (« Folio » n° 6465). Prix du Livre Inter 2017. Prix Valéry-Larbaud 2017.

LE FILS DE L'HOMME, *roman*, 2021 (« Folio » n° 7191). Prix du roman Fnac.

Aux Éditions Gallimard Jeunesse

COMME TOI, 2017.

YUKIO, L'ENFANT DES VAGUES, 2020.

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

Titre

Dédicaces

Exergue

L'adolescent leva les mains...

I. *Des rêves sous les cendres*

1

Copyright

Présentation

Du même auteur

Achevé de numériser

Cette édition électronique du livre
La Nuit ravagée de Jean-Baptiste Del Amo
a été réalisée le 18 février 2025
par les **Éditions Gallimard**.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073092373 - Numéro d'édition : 644791)

Code produit : Q11364 - ISBN : 9782073092403.

Numéro d'édition : 644794

Le format ePub a été préparé par **PCA**, Rezé.